

De la liberté

Par Jean-Loup PUGET

Les hommes ne sont jamais bien morts que pour la liberté ; ils croyaient alors ne pas mourir tout à fait. (Albert Camus.)

Les anarchistes, messieurs, sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche la liberté des opinions, ont cru devoir de se recommander de la liberté illimitée.

(Déclaration des anarchistes accusés devant le tribunal correctionnel de Lyon le 19 janvier 1883.)

Encore une dissertation philosophique, diront certains. Eh bien oui, faudrait-il encore que tout le monde soit d'accord sur ce qu'est la philosophie ! Je ne conçois pas que l'on puisse être un homme digne de ce nom sans être un peu philosophe, c'est-à-dire sans prendre le temps de s'arrêter quelquefois et de réfléchir un peu sur le monde dans lequel on vit et sur ce qu'on y fait (et parfois aussi sur ce qu'on n'y fait pas). Cela me semble tout aussi indispensable que d'être aussi un peu poète ou de refuser de faire don de ses droits les plus élémentaires à l'Etat. Ce qui explique que je ne comprenne pas plus qu'il y ait des philosophes par profession que je n'admets l'existence d'individus ayant pour métier de gouverner. On ne peut pas plus laisser à d'autres le soin de penser, de parler ou de chanter pour soi, qu'on ne doit laisser les politiciens décider de ce que sera notre vie. La philosophie ne se conçoit que dans la vie, elle en fait partie. Elle ne saurait donc être constituée de grands textes abstraits écrits dans un jargon compréhensible seulement par quelques Sorbonnards qui en oublient de vivre, c'est-à-dire de travailler, de se promener, de s'amuser, d'aimer, de regarder...

La liberté, tout le monde en a une perception instinctive élémentaire ; je ne songe pas à la nier mais je m'en méfie comme je me méfie de notre perception instinctive de la matière ou de la lumière. Ainsi j'essaierais donc d'appliquer à cette question l'approche scientifique possible dans l'état de mes connaissances. Il est bien évident que, quittant le terrain sûr (enfin relativement sûr) des sciences physiques pour aborder des problèmes qui relèvent de l'analyse du comportement individuel, la psychologie et la sociologie, j'entre dans un terrain mouvant.

LA LIBERTE PROBLEME INDIVIDUEL ANALYSE PSYCHOLOGIQUE ELEMENTAIRE DE L'ACTE VOLONTAIRE

Précisons tout de suite que comme conséquence évidente de l'introduction précédente je laisse aux philosophes professionnels toutes les questions passionnantes du libre arbitre, de l'acte gratuit et de la liberté du sauvage tout seul dans son île.

Je distinguerais dans un acte humain (réfléchi et non un acte réflexe) trois niveaux. Tout d'abord celui de l'élaboration des attitudes possibles puis celui du choix, de la décision volontaire, enfin la réalisation. Quand nous sommes confrontés avec un problème, notre cerveau est capable de nous faire entrevoir un certain nombre de choix possibles. Il est bien clair que si une seule solution est envisagée, notre acte est voisin d'un acte réflexe qui est imposé par la situation sans intervention du cerveau « conscient ». On dégage donc une première question à étudier : le nombre des choix possibles. Devant ces diverses solutions nous devons choisir ; une question fort importante est alors de savoir quelle distinction il importe de faire entre les mobiles conscients et les mobiles inconscients. Troisième point : la réalisation ; il nous est tous arrivé de ne pouvoir mettre une décision à exécution à cause d'éléments extérieurs (c'est généralement ce qu'on considère comme l'obstacle à la liberté ; mais il y a aussi des obstacles que j'appellerais intérieurs, la timidité en est le meilleur exemple.

C'est donc l'étude de ces différentes questions qui nous permettra de nous faire une idée sur les caractères de l'acte libre et des conditions qui le permettent. **Le nombre des choix possibles ou « la densité des états finaux » (le nombre d'états que peut prendre un système physique donné).** La probabilité par unité de temps d'une réaction est proportionnelle à la densité des états finaux : deuxième règle d'or de Fermi (1).

D'où vient que devant un même problème deux individus enregistreront l'un deux solutions et l'autre dix ? Reportons-nous tout d'abord au cas de l'enfant. Celui-ci a une expérience fort réduite et il ne peut pratiquement pas puiser dans sa mémoire pour y trouver ce qu'il pourrait faire. Chez l'enfant, c'est l'imagination qui va jouer un rôle essentiel pour lui permettre, à partir d'une expérience limitée, d'envisager ce qu'il peut faire. Les adultes, au contraire, à qui l'imagination fait le plus souvent défaut, puiseront dans leur sacro-sainte expérience, ce qui les conduira souvent à vivre sans même en être conscient dix fois la même chose sous une forme à peine différente. Qu'on ne s'y trompe pas ; le fait de savoir envisager de multiples voies à chaque pas de la vie n'a rien à voir avec l'indécision, au contraire, il est alors beaucoup plus probable de trouver une solution satisfaisante (forme psychologique de la règle d'or de Fermi !).

On voit les deux sources d'un grand nombre de choix possibles : une expérience aussi vaste et variée que possible et une grande imagination. Faute de cette imagination on est conduit à vivre selon le schéma tout tracé de la morale établie du moment avec une illusion de liberté. (L'exemple des vieillards qui ne voient dans le monde qu'un éternel recommencement et qui ne veulent admettre de ce monde que ce qui entre exactement dans le cadre de leurs expériences passées est caractéristique.)

La liberté indissociable de la volonté : comment choisit-on ?

Devant diverses solutions pour choisir nous envisageons les conséquences d'un acte. Il y a bien des façons de le faire : on peut ne considérer que les plus immédiates, éviter plus ou moins consciemment de regarder dans certaines directions ou tout simplement manquer d'informations ou de clairvoyance. Prenons un exemple simple : un garçon reçoit le morceau de papier qui lui intime l'ordre de partir faire son service militaire. Son expérience ne lui sera pas d'un grand secours. Tout au plus disposera-t-il de celle des autres. Il se peut qu'il ne voit pas d'autre solution que d'y aller et son acte est alors plus proche des chiens de Pavlov qui bavaient à la sonnette que d'une preuve de liberté. Avec un peu

(1) Physicien ayant construit le premier la pile atomique.

d'imagination ou de culture (ce mot étant dans son sens le plus large de connaissances de tout ce qui concerne plus ou moins directement l'homme) il peut envisager de dire non. S'il envisage les conséquences de son acte il verra facilement les plus immédiates : les gendarmes, peut-être la fuite, ou le tribunal... Mais pour aller plus loin il lui faut connaître les lois sous le coup desquelles il va tomber, ce qu'il risque, etc. De l'idée de désertir à la connaissance et l'étude rationnelle de tous ces éléments, il y a le chemin d'un coup de tête à un acte libre. Et puis, s'il veut considérer l'autre solution, il pourra penser caserne, adjudant borné... mais il pourra aussi mesurer qu'en devenant soldat il apporte un peu sa caution à une institution qui n'existe qu'en vue de la guerre ; s'il est assez bien informé il pourra songer à tous les mensonges que les militaristes de tous temps ont utilisés pour envoyer les autres sur les champs de bataille pour le plus grand profit de quelques-uns (l'histoire du rôle joué par le trust européen De Wandel pendant la guerre de 1914 est à cet égard fort instructif). Tous ceux de ces éléments qu'il possède vont intervenir quand il va peser le pour et le contre. Mais il se peut aussi qu'inconsciemment il refuse d'envisager tel ou tel aspect de la question. Il me semble que tout complexe, toute maladie psychologique est contraire à l'acte libre puisque c'est un élément que la personnalité consciente refuse (refoulement) qui finalement pèse très lourd sur la décision. On sait que la thérapie consiste justement à rendre cet élément conscient pour faire disparaître le déséquilibre. Mais que telle partie de la clôture d'un individu, tel sentiment le pousse plus que les autres, il n'y a rien qui me semble contraire à la liberté puisque c'est ce qui forme la personnalité, l'individualité qui pèse sur la décision en fonction des prévisions sur les conséquences de notre acte que nous sommes capables de faire ; cela montre que nos décisions ne sont pas entièrement déterminées par nos actes passés et la situation où nous nous trouvons, puisque la décision est conséquence d'une somme d'éléments donnés soit par l'extérieur, soit par notre passé et d'éléments qui s'élaborent au moment de la décision (prévision). (Des expériences faites sur des mammifères prouvent que pour la plupart d'entre eux le fait d'enlever la partie du cerveau correspondant à des actes non réflexes ne change à peu près rien à leur comportement, il n'en est pas de même pour les mammifères les plus intelligents et en particulier pour l'homme.)

« Aimer ce que jamais on ne verra deux fois. »

Cette part libre du comportement de l'homme est justement à mon avis la seule base philosophique de l'humanisme. Il y a un respect pour l'homme **quel qu'il soit** lié à ce qui est la beauté de chaque individu et qui a pour source le caractère **unique** de l'individu. Si vous prenez un animal d'intelligence fort réduite et que vous le placez dans certaines conditions, son comportement sera déterminé. Ces animaux sont, en quelque sorte, « indiscernables ». Il n'en est pas de même pour l'homme. L'uniformisation des individus recherchée par tous les totalitarismes, dans l'armée en particulier, est justement le moyen de faire disparaître ce respect pour l'être humain en en faisant un élément indiscernable des autres. On retrouve d'ailleurs une raison analogue au fait que nous sentons pour la vie de certains animaux un respect de même nature. Il est bien certain que ce caractère unique existe à un degré moindre chez les animaux les plus intelligents possédant une mémoire. (On se rappellera Saint-Exupéry dans le dialogue entre le Petit Prince et le Renard.)

Nous vivons dans un monde dont le devenir n'est pas déterminé de façon mécaniste mais qui obéit néanmoins à des lois qui pour la plupart sont statistiques ou probabilistes. Cela est particulièrement vrai pour la sociologie. Je laisserais aussi aux philosophes par profession le soin de disserter pour savoir si la loi de la gravitation est un obstacle à ma liberté (elle m'empêche de voler d'arbre

en arbre). C'est une question qui ne m'a jamais préoccupée ayant toujours cherché à tenir compte de celles de ces lois que je connaissais avant de prendre une décision plutôt qu'après. Il s'agit aussi bien des lois physiques que de celles établies par les sciences humaines ; le fait de savoir qu'être issu d'un milieu bourgeois vous donne beaucoup plus de chance d'aller à l'université que si vous êtes fils de paysans n'enlève rien à votre liberté, au contraire, il l'augmente en vous donnant des éléments de jugement supplémentaires. (On reviendra sur cette question.)

Je ne développerai pas longuement la question des obstacles extérieurs à l'exécution de nos décisions. C'est la forme la plus banale et la moins discutable de répression de la liberté (lois, prisons, flics, raison du plus fort...), soit plus courageusement et plus hypocritement parce qu'on vous retire les moyens matériels d'agir (salaires les plus bas possible, temps de loisir très court...). Les élections au suffrage universel de la démocratie bourgeoise considérées comme preuve de la liberté qui règne chez nous en est le meilleur exemple : sous prétexte qu'aucune contrainte physique n'existe au moment où celui qui vote glisse son bulletin dans l'enveloppe ! Les moyens de pression sont multiples et beaucoup plus discrets. La preuve de leur existence est que dans de nombreuses dictatures il y a cependant des votes au suffrage universel et même des référendums : Portugal, Espagne, Grèce, ainsi que dans les pays communistes totalitaires. Pourtant il est d'autres obstacles à l'exécution de nos décisions. Il s'agit encore des maladies psychologiques liées à des phénomènes inconscients (refoulement). La timidité en est le meilleur exemple. La cause est en général dans le milieu où l'on vit et qui ne permet pas un équilibre psychologique.

Voilà donc une analyse schématique de l'acte volontaire qui montre que ce qu'on appelle couramment la liberté dépend de nombreux facteurs. La question n'est pas de savoir si l'homme est libre ou non (philosophie abstraite par excellence et dont la réponse nécessite plutôt un acte de foi qu'une analyse scientifique) mais de savoir comment on peut le rendre plus libre. On peut dire à la limite que notre « liberté individuelle » est proportionnelle à la somme de nos connaissances, de leur variété et de notre imagination ; qu'elle ne peut vraiment exister que dans des conditions d'équilibre psychologique (absence de tout refoulement) mais aussi avec les connaissances et une intelligence capable d'envisager rationnellement et lucidement les conséquences de nos actes. Il faut bien sûr ajouter à cela un minimum d'obstacles matériels : ce dernier point, le plus évident, celui qu'on met en général en avant, n'est à mon avis qu'un élément parmi beaucoup d'autres.

Mais l'homme vit en société et on ne peut le considérer dans l'abstrait.

LA LIBERTE PROBLEME SOCIAL

Revenons à la question des lois sociologiques et pour cela reprenons l'exemple des lois statistiques qui régissent le recrutement scolaire. J'ai dit dans la première partie que la connaissance d'une telle loi accroît notre liberté ; cela est évident, car nous disposons d'un moyen de jugement important, par exemple pour le choix d'une plate-forme politique ou pour l'étude des moyens de démocratiser l'enseignement. Mais, pour le fils d'ouvrier agricole qui entre à l'école, cette loi montre que la porte de l'université lui est fermée par un tas d'obstacles. Il est alors moins libre que le fils de bourgeois qui, entrant à l'école primaire, a devant lui de nombreuses voies ouvertes. La loi sociologique n'y est pour rien. Elle n'est que l'expression abstraite de certains effets de notre organisation sociale. Si vous avez envie de voler comme un oiseau il ne faut pas faire un discours pour expliquer que les lois de la physique font que l'homme n'est pas libre ; il faut étudier ces lois et inventer l'avion ou la fusée. Il en est de même

des lois sociologiques. Notre comportement est pour une part libre et pour une autre déterminé par l'environnement, les préjugés, etc., et c'est ce dont les lois sociologiques rendent compte. Il faut donc étudier les causes et transformer l'ordre social pour augmenter la part libre de notre comportement. Les moyens d'augmenter la liberté individuelle se trouvent dans le milieu où vit l'individu et avec lequel il est en continuelle interaction.

La forme d'organisation sociale

Si on reprend le dernier facteur étudié dans la première partie — les obstacles extérieurs à la réalisation de ce que nous avons décidé — nous voyons que la plupart d'entre eux ont leur source dans l'organisation sociale. En fait, nul ne songe à nier, en tout cas pas les anarchistes, la nécessité de l'organisation sociale et cela justement en vue d'accroître les possibilités matérielles par l'économie et les possibilités d'enrichissement intellectuel par la vie communautaire et les échanges artistiques et culturels. L'homme peut ainsi être plus libre que s'il est seul à lutter pour survivre. Cette vie sociale n'est possible que si l'homme accepte de se plier à certaines règles ; là encore évidence. L'évidence s'arrête quand il faut déterminer quelles règles sont nécessaires pour permettre à la vie en société d'exister et de remplir son rôle de source d'une nouvelle liberté par rapport à l'homme isolé. Les colonels grecs vous diront que si eux ne décident pas seuls de ce qu'il faut faire, y compris contre la volonté du peuple (ils l'ont dit !), c'est la pagaille, plus rien n'est possible ; des « communistes » vous expliqueront que si on supprime la censure, la police politique et les formes dictatoriales en U.R.S.S., tout va s'effondrer et que c'est ainsi qu'on construit la liberté et l'égalité, c'est-à-dire le socialisme. Depuis fort longtemps les théoriciens anarchistes ont posé cette question de bon sens : quel est le type d'organisation le moins contraignante possible permettant l'existence de cette entité aussi bien économique que culturelle qu'est la société humaine. Ils ont apporté leur réponse qui constitue le communisme libertaire ; ils ont, par exemple, montré que l'égalité économique est indispensable si on ne veut pas que l'économie, source de libération, devienne une source d'exploitation et d'aliénation. Il est remarquable que la plupart de leurs détracteurs évitent en général de donner leur avis sur la question fondamentale : toutes les règles et formes autoritaires de notre société sont-elles indispensables à son existence ? Il est clair par exemple que toute censure, toute limitation du droit d'expression et d'information, si elle facilite le gouvernement (en évitant que les gens ne se posent des questions ou n'osent les exprimer), nécessite une bonne dose d'hypocrisie chez ceux qui prétendent ainsi défendre la liberté depuis l'extrême droite jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler l'extrême gauche.

Tout ce qu'on peut considérer comme des abus de la liberté sont en fait des conséquences des inégalités de moyens dont disposent les hommes, la presse en est un fort bon exemple.

La morale et les préjugés, sources de refoulement et de complexes

On l'a clairement montré : tout déséquilibre psychologique est contraire à l'acte volontaire libre. Or, la psychologie a montré depuis longtemps que leur source principale réside dans la morale et les préjugés. J'entends d'ici les bien-pensants : « Mais on ne peut pas vivre sans morale ! » Qu'en savez-vous ? Vous n'avez jamais essayé. Encore une fois, qu'on veuille bien discuter sur ce que je dis et non ce qu'on voudrait entendre. Loin de moi l'idée de nier la nécessité d'accepter certaines règles. Cette question a déjà été abordée. Ce que je veux

dénoncer ici est la prétendue existence du bien et du mal : valeurs immuables, intouchables, et qui s'appliquent au comportement individuel (ou d'un petit groupe), même quand celui-ci n'a aucune répercussion sociale, c'est-à-dire n'engage et ne regarde en aucune façon le reste de la collectivité. Alors là non ; c'est la limitation gratuite de la liberté individuelle ne pouvant s'appuyer que sur une vérité révélée sur des valeurs dépassant l'homme : dieu, l'histoire... Je respecte le droit de chacun de croire en quelque valeur transcendante, mais alors il abdique volontairement une partie de sa liberté, il n'a plus le choix du bien et du mal, Dieu a déjà choisi pour lui.

La conquête d'une plus grande liberté passe aussi par le refus de tous les préjugés, de tous les dogmes, de toutes les vérités révélées. Le comportement individuel est sans morale dès qu'il a rejeté tout cela. Il n'y a que des règles de vie sociale que l'on peut chaque jour discuter, modifier et qui dépendent donc de l'époque. « **Ma liberté finit où finit celle d'autrui** », proverbe à peine modifié. La source de l'individualisme bourgeois réside dans cette croyance naïve qu'on peut être libre en vivant au milieu d'hommes qui ne le sont pas. Cela est directement lié au fait que dans la conception bourgeoise les seules limitations de la liberté sont dans les obstacles matériels à l'exécution de nos désirs.

En fait, l'homme vivant en continuelle interaction avec ceux qui l'entourent et avec la société au sein de laquelle il vit ne saurait établir une séparation nette entre sa liberté et celle des autres. Reprenons l'exemple du service militaire, le choix de l'insoumission n'est difficile et n'est que fort rarement envisagé parce que celle-ci est très rare et que les cas existants sont soigneusement camouflés. Toute limitation du droit d'expression ou du droit d'information qui touche la liberté des autres limite en même temps la vôtre en vous enlevant des éléments de jugement ou l'idée de sortir de la voie toute tracée.

Une plus grande liberté, c'est une plus grande culture, comme on l'a vu. Ici encore, tout le monde ne met pas la même chose ; la culture n'est pas, comme disait Edouard Herriot, ce qui reste quand on a tout oublié, ce n'est pas une somme de savoir livresque figé, c'est une somme d'échanges avec d'autres hommes dans tous les domaines ; tout ce qui les limite vous fait perdre quelque chose, qui que vous soyez.

La science, source de liberté

Les sciences établissent des lois qui nous permettent la prévision, c'est-à-dire l'élément essentiel permettant à nos actes de ne pas être déterminés par notre passé et la situation où nous nous trouvons. D'autre part, elle nous donne des théories qui sont des éléments de représentation de l'univers qui nous entoure (ou plutôt qui nous contient). En ce sens, la science est une création un peu analogue à l'art ; création d'une image du monde, véritable récréation de l'univers par le cerveau humain. Il y a là une source d'enrichissement intellectuel qui le serait encore plus si elle n'était monopolisée par un petit pourcentage de la population.

Les hommes ont d'abord revendiqué une liberté légale, politique. Mais ils se sont aperçus très vite que sans les moyens matériels de l'exercer, la liberté de la déclaration des droits de l'homme est un mot vide de sens, et cela a conduit aux revendications sociales de ce siècle ; ils commencent à se douter que sans les moyens intellectuels de l'exercer cette liberté sera encore bien incomplète ; il faudra aussi inventer la revendication du droit à la connaissance, à l'information, la révolte contre les scientifiques et les intellectuels si ceux-ci ne comprennent pas que leur savoir ne leur appartient pas et qu'il perd les neuf dixièmes de sa valeur s'ils ne passent pas la moitié de leur temps à divulguer et à expliquer ce qu'ils ont trouvé pendant l'autre moitié.

Nous sommes tous placés à chaque instant dans des situations dont nous ne sommes que très partiellement responsables, mais à chaque pas nous sommes entièrement responsables de nos choix. Pour celui qui s'est débarrassé de toute transcendance et qui ne croit en aucune valeur dépassant l'homme, il n'est qu'un moyen d'assumer pleinement cette responsabilité, c'est de chercher à accroître au maximum sa liberté et pour cela accroître aussi celle des autres. Rester libre ne saurait être le refus de choisir, le refus de s'engager ; c'est choisir chaque fois que cela est possible une voie qui ouvre plus de portes nouvelles qu'elle n'en ferme.

J.-L. P.

Maurice FROT

★ *l'auteur du "Roi des Rats"*

NIBERGUE

NRF - GALLIMARD

PRIX : 19 F